

MOZART A SALZBOURG

Par Marguerite YOURCENAR



PENCHE-TOI, lecteur, si tu m'écoutes. Penche-toi, car il va s'agir d'un enfant. Nous nous courbons ensemble à la recherche d'une jeune source.

Nous ne nous arrêterons pas, dans les tavernes, au bourdonnement des mandolines ; le souci d'une musique plus pure nous possède. Nous n'écouterons pas l'orgue de la cathédrale répondre le soir à l'ébranlement des cloches ; nous n'irons pas dans ces jardins tout baignés d'eaux courantes, où Salomé Alt, un théorbe à la main, soupirait des vers de Pétrarque. Salzburg, c'est la Crémone allemande. La vie facile, cette plante d'Italie, n'a jamais mieux fleuri que sur cette terre déjà septentrionale, où le soleil, si l'on vient du Nord, brille comme une promesse, et, si l'on vient du Sud, luit comme un souvenir. Mais nous ne regarderons pas Salzburg. Nous entrerons, au troisième étage d'une maison toute chaude de vie populaire, dans une chambrette dont le plafond très bas semblait haut à des yeux d'enfant. Une humble vieille s'approche, soulève le couvercle d'un clavecin, frappe une note, du bout de son doigt jauni qui ressemble à de l'ivoire, et l'on dirait l'aïeule, restée pauvre, d'un jeune homme qui a réussi. Tout est ici modeste, mais insouciant, comme l'est parfois la vie des simples. Ici, le frais ruisseau prit sa source.

Il faut apprendre à l'aimer, comme il faut peut-être apprendre à tout aimer. Ce n'est guère facile, car nous n'aimons jamais que nous-mêmes. Et Mozart n'est pas nôtre : il ne vient pas, comme Chopin, flatter notre chagrin pour mieux nous consoler. Il ne propose que l'oubli. Nous refusons d'oublier. Nos souvenirs de joie ne sont pas assez nombreux pour meubler une cervelle humaine : nous ne sommes pas assez riches pour nous passer de nos larmes. Mais s'agit-il d'oublier ? Cette musique, n'est-ce pas justement un souvenir plus ancien que les autres, longtemps recouvert par les alluvions de la mémoire, un souvenir resté jeune tandis que nous avons vieilli ? L'enfance ? L'époque où l'âme et la chair n'étaient qu'une avide innocence, où la

vie était intacte entre nos mains comme un globe de cristal que nous n'avions pas brisé. Mais non : nous secouons la tête : tous, nous n'avons pas eu cette enfance. Il se peut que la nôtre ait été frileuse, traversée d'angoisses, comme l'attente du matin quand on s'est levé tôt et qu'il fait encore nuit. Il se peut que la vie soit venue de bonne heure frapper à notre porte, comme cette marchande des Contes, chargée de toute sa pacotille, qui n'était au fond qu'une sorcière. Mais peut-être n'est-ce là qu'un hasard malheureux, une sorte d'amer privilège, comme ces maladies de jeunesse qui nous isolent, mais nous grandissent. Peut-être une distance infime nous séparait seule du bonheur, car il s'en faut toujours de peu pour qu'une enfance soit heureuse. Nous tenons à ce qu'il y ait quelque part un pays où tout est léger, mais précis, comme les figures d'une ancienne danse ; un pays où tous les problèmes sont résolus, parce qu'ils ne sont pas encore posés. De cet Eden perdu dont notre âme est toujours l'Eve, la seule clef qui nous reste, est-ce peut-être la clef de sol ?

Ecoute... Le génie, comme l'enfance, est fait de curiosité fraîche. Cette musique se suffit, comme le doux rengorgement de la pigeonne. Les sages de ce siècle s'efforçaient de prouver que la nature est bonne, mais Mozart nous dit qu'elle est pure. Plus elle est cruelle, plus elle est pure. C'est une musique de danse, même quand elle s'adresse à Dieu, car c'est une musique de bien-être, et c'est pour cela sans doute qu'un malade devait l'écrire. Dansante, cette musique se revêt d'un corps. Cette souplesse, qu'un danseur de menuet met dans ses pas et ses gestes, quand donc l'exercerai-je, envers tout ? Il est facile de rouler à l'abîme, il n'est peut-être pas si difficile de planer. Mais n'est-ce rien que de tendre une corde d'or sur le vide, et d'y danser ? Un âne peut se nourrir de roses, un saint peut en faire naître dans les épines où il se roule, mais n'est-ce rien que de tenir ainsi, du bout des doigts, ce balancier parfumé, avec au cœur sa goutte d'eau comme la plus secrète des larmes ? Que

de tension dans cette grâce. Nous reprochions à la vie de n'être point semblable au rêve : la voici jeu, la voici danse. Il a fallu toutes les défaites d'un malade, et toutes ses victoires tristes, pour que Chérubin s'avancât, plein d'une ingénuité pour qui le mal n'est pas ; il a fallu sentir peser sur soi toute la lourdeur des amours mortes, pour que s'élançât, libre malgré mille et trois ombres, ce Don Juan qui n'est qu'un Chérubin grandi.

Un soir, un messenger plus terrible s'est présenté chez cet homme. Ce n'était plus le chérubin, mais l'archange. Certes, nous sommes devenus si sensés que le monde est pour nous sans mystère : nous savons que l'inquiétant visiteur, qui vint par trois fois prier Mozart d'achever sa Messe des Morts, ne sortait pas des régions d'outre-tombe, et que ce n'était que le domestique d'un grand prince. Mais la Mort, elle aussi, n'est peut-être pour nous que le domestique d'un grand prince dont le visage nous est caché. Les objurgations de ce laquais des Radziwill ne faisaient que s'ajouter aux avertissements intérieurs venus de son corps qui, déjà, se décourageait d'exister. Il écrivait, profitant de sa fièvre com-

me des derniers soubresauts d'une lampe, notant à la hâte ces appels de la trompette suprême, encore inouïs pour nous, mais pour lui déjà perceptibles : pour lui, si près de ce fracas qui n'est peut-être qu'un grand silence. Peut-être comprenait-il enfin que le silence est le seul accord véritable, et que toutes nos musiques ne font que le présager. Ou peut-être ne comprenait-il pas, et restait-il jusqu'au bout le faible enfant bercé à la surface des choses, mais déjà sa mort comprenait pour lui. Il s'efforçait de mener à bien sa claire Messe funèbre, comme s'il s'était agi d'élever devant la nuit une façade de marbre blanc, et pourtant l'édifice devait demeurer inachevé, et les colonnes sans fronton ne supporter qu'un pan d'ombre. Mais déjà sa mort comprenait le secret de ce silence des formes. Il savait maintenant que tout a lieu sous ce grand ciel muet qui ne fait jamais que condescendre à l'homme. La vie, et la mort, et l'amour, et nos rêves, et nous-mêmes sont semblables au ballét doré des abeilles, bourdonnant dans le vide par un matin d'été.

MARGUERITE YOURCENAR.

UN PRAGMATISME RELIGIEUX : LES RAPPORTS DE LA RAISON ET DE LA FOI D'APRÈS SPINOZA

Par L. DUGAS

AU XVII^e siècle, la philosophie devait pour se faire, non pas accepter, mais seulement tolérer, fournir la preuve de son orthodoxie. Par là, on entend qu'elle était tenue de se mettre d'accord avec la religion ou du moins de n'y pas paraître contraire ; autrement, elle était en butte aux persécutions. C'est ce qu'on voit par l'exemple de Descartes : quoiqu'il eût choisi comme séjour la Hollande, réputée le pays le plus libre de l'Europe, il n'évita

pas les attaques des théologiens. Un philosophe, vivant dans un pays, devait d'abord se montrer fidèle à la religion à laquelle il appartenait comme croyant, ensuite ne heurter en rien les croyances religieuses du pays qu'il habitait. Spinoza, en sa qualité de juif, était déjà suspect aux chrétiens qu'il avait pour compatriotes. Il le devint plus encore après qu'il eut été exclu de la synagogue. Sa philosophie, en outre, était telle qu'elle devait, plus que toute autre, l'exposer